

## GEORGES ROUSSE un baroque épris de synthèse

MICHEL NURIDSANY

Georges Rousse est-il peintre, est-il photographe ? En tout cas, pour lui, l'année qui commence s'annonce très chargée. Michel Nuridsany qui le considère comme l'un des artistes les plus intéressants de la « nouvelle figuration » situe son travail dans le contexte du marché de l'art européen.

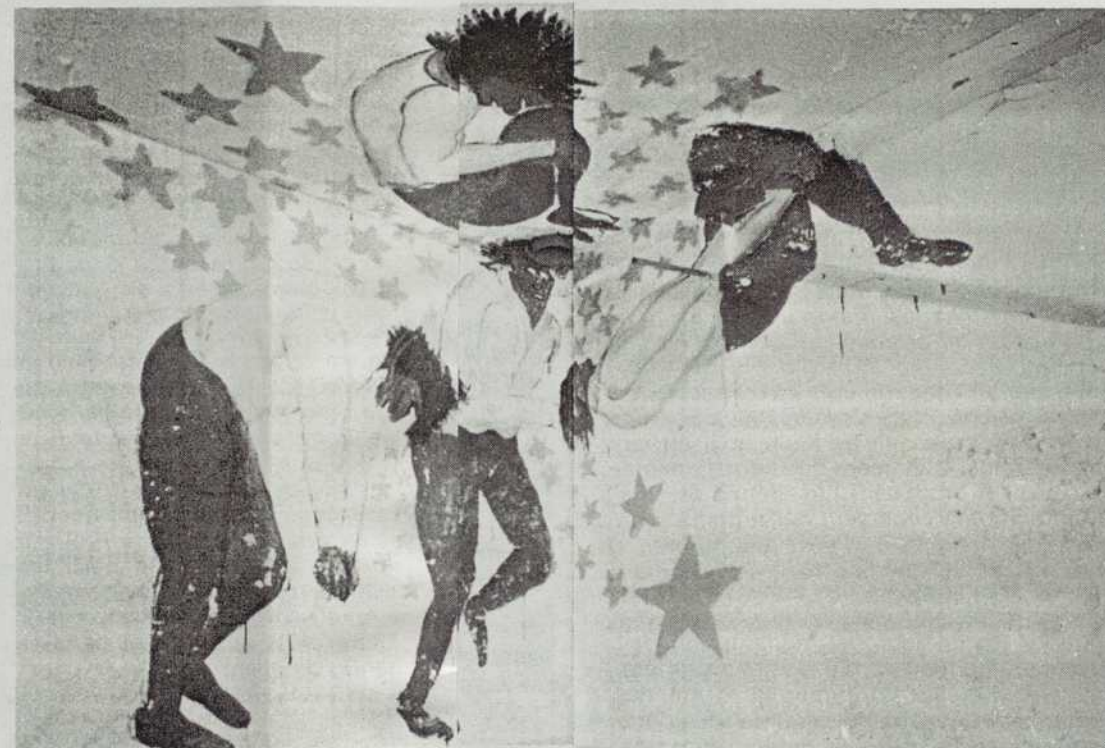
Dans la *nouvelle figuration*, Georges Rousse occupe une place à part. Ne serait-ce que parce qu'il utilise la photographie. Une place un peu de guingois, d'où il observe de biais, en s'amusant bien, une scène artistique quelque peu bouleversée. Bouleversée par l'apparition d'une nouvelle génération d'artistes ? Par l'affolement du marché plutôt, l'attitude de certains marchands, pour ne pas dire de la plupart des marchands, de certains collectionneurs pour ne pas dire la quasi-totalité des collectionneurs. Et du public qu'il ne faut pas oublier ; non pas du « grand public », bien sûr, mais de ce public qui, il y a peu, se précipitait à tous les concerts du *Domaine musical*, faisait le succès du *Nouveau roman*, lisait, sortait, emportait par le plaisir de découvrir et qui, aujourd'hui, laisse les films de Godard, de Kramer, de Straub quitter l'affiche au bout de quelques jours, ne lit plus, ne voit plus rien, comme si l'élan, l'envie l'avaient déserté. On peut batailler contre les TVA excessives, accuser les pouvoirs publics de ne pas accorder assez de subvention. Facile. Mais qui dira la grande misère des intellectuels français en 1983 ? Leur désertion ?

Je me perds dans les digressions ? Pas tant

que cela. C'est de cet avachissement intellectuel que s'est nourrie l'espèce de poujadisme dont se pare un marché qui s'embrace avec d'autant plus de volupté agressive qu'il se sait médiocre. Regardez les collectionneurs, le feu aux joues, fiers enfin de pouvoir exhiber leur mauvais goût. Il y a dans ce déchaînement libérateur une sorte de joie mauvaise qui ne laisse pas d'inquiéter. Si vous fréquentez un peu le milieu de l'art vous ne pouvez pas ne pas avoir entendu un jour ou l'autre un marchand se déclarer à la recherche d'un « jeune », sans autre spécification, n'importe lequel, pourvu qu'il soit figuratif et inconnu. S'il a du talent, tant pis. On se croirait revenu au temps du yéyé, de *Salut les copains*, en 1960, quand les maisons de disques lançaient des annonces affolées un peu partout pour recruter des « jeunes » — là encore — ne sachant pas lire leurs notes, avec des voix approximatives mais de jolies frimousses, pour les auditionner et les enregistrer dans la foulée. De toute façon les *Teppaz* sur lesquels les chers bambins écoutaient tout cela ne faisaient pas la différence entre le moyen et le franchement mauvais. Ça faisait « yéyé » ou « boum-boum ». Ça suffisait. Là c'est figuratif, un peu salopé pour faire moderne, et coloré : que demander de plus ? Lamentable.

Car dans tout ce tintamarre il y a d'agréables sonorités et des accords plus qu'intéressants. J'ai déjà dit tout le bien que je pensais des artistes allemands qui travaillent à Berlin, près du mur, dans le quartier turc : Salomé, Castelli, Fetting, Middendorf. J'avais indiqué à quel point me paraissait important chez ces jeunes Allemands la multiplicité des pratiques et le fait que les sujets fussent bien commun, les toiles exé-

cutées parfois à plusieurs et prenant pour point de départ une action ou un film, les toiles étant traitées comme des photos, en séries que l'on agrandit, décadre, recadre. Il y a là autre chose qu'un « retour à la figuration ». Chez Georges Rousse aussi. « Retour à la figuration » implique un repli réactionnaire, une régression qui éberlue sans doute le marché et l'émoustille mais qui ne me paraît caractériser ni les jeunes Allemands dont je viens de parler ni Georges Rousse. La désignation « figuration » précédée de « retour à » ou de l'adjectif « nouvelle » n'a-t-elle pas, d'ailleurs, trop mis l'accent sur une composante qui n'est peut-être pas l'essentiel des propositions de ces artistes, moins en rupture



« Sans titre », 1982. Photo couleur, 100x120 cm (Courtesy gal. Farideh Cadot)

avec ce qui les précède immédiatement, qu'on ne croit ?

### synthèse du conceptuel et du figuratif

Georges Rousse procède, en fait, autant des artistes utilisant la photo des années 70, de ceux qui se livraient à des « actions » à la même époque, et les photographiaient, que des jeunes peintres qu'il découvrit à l'exposition *Finir en beauté*. Mais que fait-il ? Il peint de grandes figures, généralement des personnages, parfois (au début) des objets : poivron, tasse, pipe, qu'il colle sur les murs d'un lieu, appartement vide, voué à la destruction, garages, usines désaffectées. Il prend une photo. L'appartement, le garage, l'usine seront démolis. La peinture s'abîmera avec. Ne reste que la photo.

On le comprend tout de suite, l'art de Georges Rousse ne se limite pas à la « figuration ». Non seulement il établit une synthèse du conceptuel et du figuratif mais encore il refuse de se situer, brouillant les pistes, subvertissant et la peinture et la photo pour ne rien dire de l'architecture.

Combas, di Rosa revendiquent sans doute le droit de suivre leur bon plaisir. Ils sont provocants, si l'on veut, volontiers caricaturaux. Mais s'inspirant des comics, des dessins d'enfants, des graffitis, y mêlant des éléments empruntés à l'Orient, avec une absence ostentatoire de tout intellectualisme, ils peignent des toiles qui ont le charme du « fa presto » mais dont le goût reste un peu « court ».

Chez les jeunes Allemands qui mettent au jour une sorte d'équivalent de la musique rock, la peinture, très gestuelle, remplie de cette énergie qui occupe tant Beuys, n'est qu'une partie d'un vaste champ d'action où la musique, la photo, le cinéma, les perfor-

trace d'une œuvre disparue, trace fragile et incertaine dans son statut d'œuvre d'art. Lorsque nous avons découvert Georges Rousse au début de 82 alors que nous préparions le numéro d'art press en forme de dossier réunissant 30 jeunes artistes français, c'était un jeune artiste en effet et totalement inconnu, encore tout imprégné de photographie et se destinant à exposer dans les galeries spécialisées. Tandis que Farideh Cadot, alertée, le prenait en charge nous le sélectionnions avec Carole Naggar et Alain Sayag, pour la Biennale de Paris.

A partir de là les choses s'emballent et c'est l'explosion. Ce mois-ci il a sa première exposition personnelle chez Farideh Cadot et partout on le réclame pour travailler sur des lieux en ruine : il est ainsi intervenu ou interviendra à Stuttgart, Lyon (à l'ELAC), Rennes, Montpellier, peut-être Toulouse et Marseille. Dans quelques jours, en Février, il exposera chez Nicolas Jacobs (à Londres) et il doit réaliser un travail en coopération avec la 4<sup>e</sup> chaîne de la TV britannique. En Mars il interviendra au CAPC de Bordeaux. Après il part pour 6 mois à New York.

### réflexion sur l'espace et le plan

Il est évident qu'entretiens Georges Rousse a changé et — contrairement à d'autres — a approfondi sa démarche, tout en augmentant le format de ses photos qui atteignent fréquemment, aujourd'hui 1,20 m x 1 m. Ce qui, au début, procédait de l'inscription, de la trace, du graffiti, qui introduisaient un trouble dans l'espace condamné, saisi par l'appareil photographique juste avant qu'il ne disparaisse, est peu à peu, devenu réflexion sur l'espace et le plan, la figure servant à activer le phénomène d'aspiration et de résistance souhaité. Se servant parfois de techniques propres au trompe l'œil de la Renaissance et du XVIII<sup>e</sup> siècle (comme dans cette œuvre où une figure peinte sur les éléments d'une étagère n'apparaît plane que sous un certain angle : celui choisi naturellement pour la prise de vue) Georges Rousse,

en modifiant l'échelle (celle notamment des personnages par rapport au lieu), en jouant sur la perspective, la continuité et la discontinuité des plans met à plat les lignes de fuite et les volumes, transforme en quelque sorte l'architecture en peinture sans passer par la toile. Georges Rousse oblige le spectateur à se situer en un certain point où tout s'aplanit, où, par le jeu des interventions, la structure paraît plate. Et il prend la photo. Ce ne sont pas là exactement des « tableaux vivants » mais presque. Ainsi, dans l'espace, Georges Rousse crée des images flottantes plus ou moins conceptuelles et pourtant parfaitement figuratives.

### jubilation

Dernièrement, la peinture sur les murs de Georges Rousse est devenue plus monumentale, plus large, plus libre encore tout en gardant cette densité, cet engagement physique qui fait la force de son expression plastique. Ses personnages montent à l'assaut des plafonds, grimpent, volent, s'élançant avec une jubilation qui ressemble au lyrisme, pleins de cette énergie qu'on rencontre sans doute chez les jeunes Allemands mais aussi chez Tintoret.

Georges Rousse est un baroque : dynamique, ouvert. Un baroque fasciné par la synthèse, ce qui est paradoxal, mais infiniment séduit par les illusions, les fausses perspectives, les aberrations optiques et qui organise toute une mise en scène, une mise en page pour, à la fin, obtenir « juste une image », une photo... il est vrai grande comme un tableau. Georges Rousse ne cesse pas, d'autre part d'enrichir son vocabulaire plastique. Il peint des étoiles, des éclairs, transforme le monde en théâtre et la vie en songe, avec une subtilité, un humour, une imagination, une puissance de renouvellement et d'adaptation tout à fait extraordinaire, qui en font, à mon avis, l'un des artistes les plus intéressants de la nouvelle figuration. ■

GEORGES ROUSSE

Né à Nice en 1948. Vit et travaille à Paris

« Sans titre », 1982. Photo couleur, 100x120cm. (Espace du CAPC, Bordeaux)

